

# PRÉSENCE magazine

Volume 11 • N° 81

MARS-APRIL 2002 • 4,50 \$

RENCONTRE  
SŒUR  
ANGELE



DOSSIER

## Religions, guerres et paix





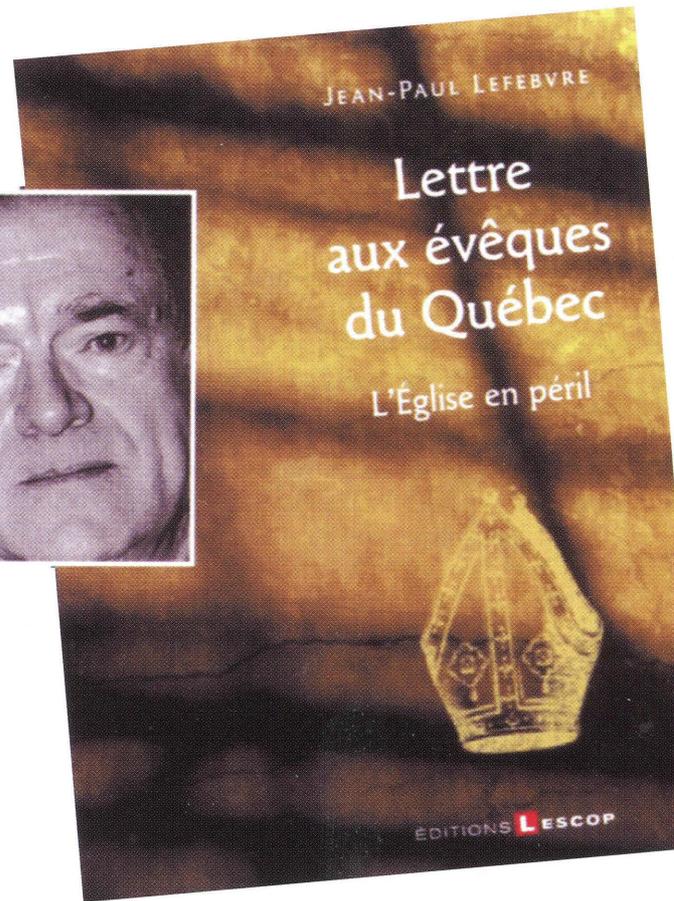
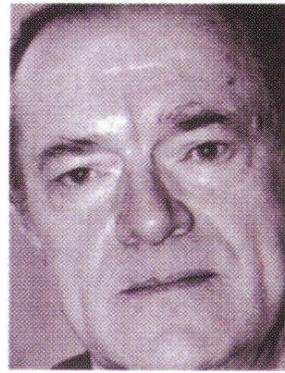
## S'il revenait

Non, je n'ai pas déserté la chronique «Société». Mais quelqu'un s'est avisé du fait que je trouverais sans doute de l'intérêt, et peut-être même un plaisir certain, à prêter pour une fois ma plume à la chronique «Église», le temps de réagir à la *Lettre aux évêques québécois* que le collaborateur et ami de *Présence*, Jean-Paul Lefebvre, leur a adressée l'automne dernier. C'était une offre que je ne pouvais pas refuser.

Par un curieux concours de circonstances, deux livres proposant des vues résolument critiques de l'Église institutionnelle sont arrivés sur ma table presque en même temps. L'un, *Joshua*, m'a été prêté par une connaissance, je dois l'autre à *Présence*. «Est-ce la main de Dieu, est-ce la main du diable ou les deux à la fois...», comme le chantait autrefois Barbara, qui a permis ce hasard-là? Je vous laisse en décider. Les deux ouvrages ont beau appartenir à des genres littéraires tout à fait différents, il m'apparaît clair que leurs auteurs poursuivaient un même but et étaient animés par une même intention: rappeler aux dirigeants de l'Église l'importance de revenir à l'esprit de liberté de Jésus de Nazareth, pour être en mesure d'annoncer de manière crédible et engageante la Bonne Nouvelle, et combler ainsi le fossé toujours grandissant entre l'institution ecclésiale et les femmes et les hommes de notre temps.

Laissez-moi vous dire d'abord un mot du livre de Joseph F. Girzone intitulé *Joshua. Une parabole moderne*. Il s'agit d'un roman. L'auteur imagine que Jésus revient à la fin du 20<sup>e</sup> siècle partager la vie des gens d'une petite ville américaine. En s'inspirant d'épisodes tirés des Évangiles, l'auteur nous fait revivre, à la moderne, l'aventure terrestre de Jésus et ses démêlés avec les autorités religieuses qui n'apprécient guère ses vues critiques sur ce qu'est devenu le christianisme après 2 000 ans d'institutionnalisation. Quant à l'esprit de liberté qui anime *Joshua* et qui le rend si attachant à son entourage, il les exaspère. Le Vatican finira par s'en mêler.

L'auteur de *Joshua* ratisse très large quand il met dans la bouche de son héros des jugements sévères sur les pratiques des Églises chrétiennes, et notamment sur la façon dont le catholicisme romain aborde les questions éthiques. *Joshua* finit par agacer aussi bien son curé et l'évêque catholique que quelques-uns des différents pasteurs exerçant leur ministère dans son patelin. Jean-Paul Lefebvre, de son côté, en adressant sa *Lettre aux évêques québécois*, a ciblé plus étroitement son discours. Il a tout simplement suivi instinctivement le conseil de Thérèse d'Avila à ses sœurs: pour viser juste, visez près. Il n'a recouru à aucune astuce littéraire pour donner un poids «divin» à ses propos. C'est lui qui parle,



même si on devine qu'il a tendance à penser que si Jésus revenait il aurait sans doute une forte tendance à partager sa vue des choses. N'espérez pas de moi que je le contredise sur ce point. Mais il faut bien avouer que son interpellation prend ainsi un tour extrêmement personnel et pressant auquel ses correspondants devraient pouvoir difficilement échapper. Il serait fort intéressant de savoir combien d'évêques ont voulu lui répondre, qu'ils aient été mus par un simple souci de courtoisie ou par un sens aigu de leurs responsabilités pastorales. Une interrogation pourtant me hante. En s'adressant à des évêques, monsieur Lefebvre a-t-il vraiment visé près?

Je comprends que ma question peut paraître impertinente à certaines personnes. Je sais fort bien, comme Jean-Paul Lefebvre s'est lui-même plu à le souligner, que les évêques québécois ont souvent fait preuve de courage et de sens prophétique dans certains dossiers chauds, comme celui de la place des femmes dans l'Église, pour ne nommer que celui-là qui me tient à cœur depuis de longues années. Quand ils ont osé ramener ce sujet sur la table lors de synodes romains, ils sont apparus à certains de leurs confrères de l'épiscopat comme des champions imprudents d'une cause qui était déjà entendue et jugée depuis longtemps, sans possibilité d'appel. Leurs interventions se sont heurtées au Vatican à des fins de non-recevoir. Ces hommes, théoriquement investis de grands pouvoirs, sont forcés, à Rome, d'en mesurer rapidement les limites. Ils aimeraient être proches du peuple

dont ils ont la charge, mais leur position élevée dans une organisation fortement hiérarchisée finit trop souvent par les en éloigner, même si c'est à leur cœur défendant, comme je suis prête à le croire, pour la plupart d'entre eux.

Il vaut tout de même la peine de souligner qu'en janvier dernier, les journaux nous apprenaient que les évêques canadiens avaient refusé d'obtempérer à une directive du Vatican qui veut soustraire les prêtres coupables de délits sexuels aux poursuites des tribunaux civils. Les responsables des diocèses doivent se contenter de soumettre les cas portés à leur connaissance au jugement d'un tribunal ecclésiastique romain. Ils ont dit non, et ont obtenu gain de cause. Bravo.

Fernand Dumont, en réponse à une lettre que lui adressait Jean-Paul Lefebvre, désireux de connaître son opinion sur les objectifs à privilégier par le mouvement *Culture et foi* qu'il s'appropriait à fonder, lui signalait que le problème qui avait dans l'Église le plus d'«envergure» était celui de son «autoritarisme». Le manque de transparence; le culte du secret; le refus de la contraception par des moyens dits artificiels; celui de considérer la possibilité d'ordonner des femmes et de permettre l'accès à l'Eucharistie aux personnes divorcées réengagées, tout cela et bien d'autres choses découlent de cette source. La résolution de toutes ces tensions entre les dirigeants de l'Église et les fidèles trouve sa pierre d'achoppement dans un autoritarisme exacerbé. Ce besoin qu'éprouvent les responsables de l'Église de tout contrôler est alimenté par leur conviction inébranlable de détenir tout pouvoir d'En-Haut, de jouir des lumières du Saint-Esprit comme personne d'autre au monde, et de n'avoir rien à emprunter au fonctionnement des sociétés fondées sur des principes démocratiques. Peu importent les erreurs commises — et finalement admises —, que cette attitude a pu entraîner dans le passé; ils semblent s'en croire dorénavant à l'abri. Tenir compte de ce qui apparaît à bon nombre de chrétiens convaincus et responsables comme des attitudes et des comportements empreints de sagesse humaine dans la conduite de leur vie, tout en ne contre-disant en rien l'esprit de l'Évangile, apparaît dans ce contexte comme une faiblesse dont il faut infailliblement se garder au moment de légiférer. Et c'est ainsi que le fossé se creuse toujours plus profondément entre dirigés et dirigeants.

Jean-Paul Lefebvre voudrait voir la «culture ecclésiastique», dont je viens à sa suite de retracer quelques-uns des traits, remplacée par une «culture ecclésiale» qui attacherait de l'importance, non seulement en théorie, mais surtout en pratique, à la diversité culturelle, et qui s'ingénierait à aller vers les gens plutôt que de chercher à les ramener dans les églises. Il y a bien longtemps que ce chrétien convaincu et ancien militant de l'Action catholique pose à son Église de nécessaires et difficiles questions. Il faut du courage pour élever la voix, pour clamer non seulement sa foi, mais pour admettre sa déception et rappeler aux détenteurs de l'autorité ecclésiastique ses espérances inlassablement ravivées et si souvent déçues. Jean-Paul Lefebvre se révèle infatigable, quand tant d'autres ont choisi de baisser les bras et de quitter l'Église en claquant la porte ou sur la pointe des pieds. Il invite les évêques à la liberté. Il leur demande d'exercer en face de Rome un droit auquel ils ont renoncé en prononçant le serment de fidélité. Je n'en veux pour preuve que ce paragraphe:

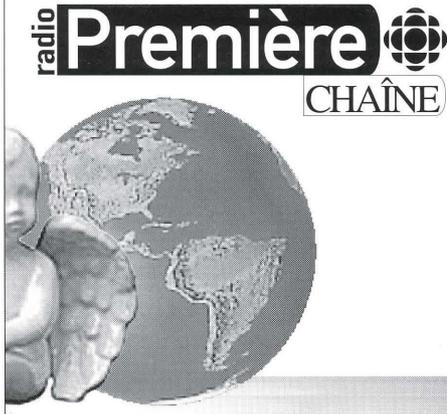
*«Je me conformerai au libre exercice du pouvoir suprême du pape dans toute l'Église, je m'efforcerai de promouvoir et de défendre ses droits et son autorité et respecterai les prérogatives et les pouvoirs exercés par les délégués du pape qui interviendront pour le représenter.»*

Jean-Paul Lefebvre semble espérer de ses correspondants qu'ils résolvent la quadrature du cercle. Est-ce bien réaliste? On a beau lui donner raison quant au diagnostic: l'Église souffre d'une crise aiguë et chronique d'autoritarisme; on a beau savoir qu'elle a besoin d'en guérir pour remplir efficacement sa mission, on ne peut s'empêcher de penser que la cure ne pourra être administrée que par le peuple de Dieu lui-même, quand il assumera pleinement sa liberté chrétienne. Mais les systèmes hiérarchiques répugnent à cette dynamique-là. *«La liberté des enfants de Dieu ne se reçoit pas, elle se prend»*, écrivait déjà Maurice Blondel au tournant du siècle dernier. Gageons que Jésus, s'il revenait, lui donnerait raison. ■

#### Références

*Joshua. Une parabole moderne*, par Joseph F. GIRZONE, Montréal, Libre-Expression.

*Lettre aux évêques du Québec*, par Jean-Paul LEFEBVRE, Montréal, Éditions Lescop, 2001.



**radio Première**  
CHAÎNE

## Une planète, des religions

*Un grand magazine d'actualité sur les religions*

### Dimanche 23 h

Une émission de Michel Morin

Écoutez pour voir.

106.3 FM Québec  
95.1 FM Montréal  
90.7 FM Ottawa-Hull

www.radio-canada.ca/radio